

plutôt de moindre qualité, ne trouvaient pas d'écoulement facile. Pour cette raison les habitants ont été obligés depuis des siècles déjà à chercher ailleurs de meilleures conditions d'existence. Ces émigrations temporaires de certains membres de famille apportèrent dans les vallées d'argent dont on avait besoin. Elles étaient déjà devenues traditionnelles, lorsque, au milieu du siècle passé, elles furent remplacées par l'émigration dans les pays d'outre-mer, à la suite des découvertes de mines d'or en Australie et en Californie. Ce nouvel aspect de l'émigration eut pour conséquence que ces vallées se dépeuplèrent peu à peu. Quelques communes perdirent ainsi plus de la moitié de leurs habitants. Il en résulta en outre un excédent remarquable du sexe féminin au détriment de l'exploitation alpestre qui représente la forme héréditaire de l'économie rurale. Une différence frappante entre le Val Campo et Bosco réside dans la construction des maisons et dans l'établissement des villages. Les deux vallées connaissaient primitivement la construction en bois. Grâce à diverses constructions caractéristiques, on a pu prouver l'existence dans les vallées alpines du Tessin d'une ligne continue de maisons de poutres qui est limitée au sud par les localités de Cevio, Campo Tencia et Biasca. Par conséquent nous trouvons des restes de l'ancienne construction tessinoise en bois dans toute la partie supérieure de la vallée de la Maggia et dans le Val Blenio. Une autre forme de construction en bois a été introduite au Tessin d'une part par les *Walser*, d'autre part sous l'influence uranaise. Cette forme a supprimé ou du moins modifié la construction en bois de la vallée supérieure du Tessin et a prédominé lors de la fondation de Bosco-Gurin. Depuis environ cent ans, la construction en pierre de la maison tessinoise pénètre de plus en plus dans les vallées alpines. Cette influence est si forte que de nos jours on ne bâtit plus de maisons en bois. La même évolution peut aussi être constatée dans tous les détails dans la construction des bâtiments ruraux. La comparaison des divers villages montre la différence entre Bosco-Gurin, village groupé, où l'habitation est séparée du rural, et les hameaux tessinois. Ceux-ci se composent sans exception de fermes isolées.

### LE VALLI DELLA ROVANA

Il lavoro studia le differenze che intercorrono tra la Valle di Campo di carattere tipicamente ticinese e il comune valser di Bosco-Gürin.

L'economia dell'una e dell'altro sono conformi. In tutti i comuni l'agricoltura deve provvedere al sostentamento autonomo, ma già da lungo tempo la vita economica perse l'equilibrio commerciale: dall'una parte, la necessità per i contadini di guadagnare il denaro per l'acquisto dello stretto necessario, dall'altra, l'impossibilità di trovare un mercato per lo smercio dei prodotti, pertanto di mediocre qualità, della loro agricoltura. Da ciò derivò la necessità di emigrare. Singoli membri di una famiglia emigrarono temporaneamente riportando il denaro che mancava nelle valli. Dopo la metà del secolo scorso l'emigrazione stagionale si trasformò in una emigrazione di oltremare, soprattutto a causa della scoperta dell'oro in California e in Australia. Questa nuova e più radicale forma di emigrazione causò un vero spopolamento, così che alcuni comuni perdettero più della metà degli abitanti indigeni. Un'altra conseguenza, che perdura ancora oggigiorno, è la forte eccedenza di popolazione femminile, che lascia una tangibile traccia nella forma tradizionale dell'agricoltura, ovvero nell'alpicoltura.

Nella costruzione delle case e dei villaggi è riconoscibile una netta differenza tra la valle di Campo e quella di Bosco. Originale nelle due valli è la casa di legno. Certi particolari lasciano individuare il tipo della „torba“ che si estendeva in una fascia nelle alte valli del Ticino, limitata a sud dalla linea Cevio—Campo Tencia—Biasca. Nell'alta Valle Maggia e nella Valle di Blenio si trovano resti di questa antica casa ticinese di legno. Un secondo tipo di „torba“, il tipo valser (Gotthardhaus), è stato importato dai valser e dal Canton Uri: esso ha trasformato o soppiantato le case, certamente numerose, di tipo ticinese di legno nella Valle Bedretto e nella Leventina, e ha dato la fisionomia al paese di Bosco-Gürin. Da circa cento anni si infila nelle alte valli il tipo di casa ticinese di pietra, di modo che la costruzione col legno è totalmente abbandonata. La stessa metamorfosi è riconoscibile nelle stalle e nelle costruzioni agricole.

Infine sono messi a raffronto il paese raggruppato di Bosco-Gürin con abitazioni e costruzioni agricole tra loro separate, con le frazioni di tipo ticinese della Valle di Campo, le quali, senza eccezione, si dimostrano formate di raggruppamenti di singole masserie.

## « CHASSERAL » OU « LE CHASSERAL »

MAURICE-ÉD. PERRET

L'une des feuilles récentes de la Carte nationale de la Suisse est la feuille normale no 465 « Vallon de St-Imier-E ». C'est une section du Jura plissé, un exemple remarquable de topographie qui montre nettement la supériorité de la nouvelle technique cartographique et de la Carte nationale sur les procédés anciens et les cartes Siegfried et Dufour.

Une chose étonne cependant: le nom « Le Chasseral » donné à la montagne située à la frontière du canton de Neuchâtel et du Jura bernois. C'est une innovation, car, à notre connaissance, aucune autre carte n'a jusqu'ici écrit « Le Chasseral », mais on a toujours lu « Chasseral ».

En effet, si nous consultons les cartes anciennes qui indiquent cette sommité, la carte de la Suisse romande de HENRI MALLET, datant de 1781, la Carte de la Suisse de J. H. WEISS, de 1798, celle de ALBERT CHARLES SEUTTER, vers 1750, celle de MERVEILLEUX, en 1778, et au 19<sup>e</sup> siècle, celles de BUCHWALDER, d'OSTERWALD, de DUFOUR, de SIEGFRIED, de MAURICE BOREL, nous trouvons toujours le nom de Chasseral sans article. Ce nom est parfois orthographié différemment, par exemple Chasseralle (Cartes de SEUTTER et de MERVEILLEUX), ou bien, il est précédé ou suivi de Mt. ou M. pour Mont, mais nulle part il n'y a l'article.

Les cartes DUFOUR et SIEGFRIED avaient souvent omis des articles dans les noms de lieux. La nouvelle carte nationale a cherché à les mettre là où ils manquaient et c'est peut-être la raison pour laquelle l'on peut lire « Le Chasseral ». Mais pourquoi, à côté, lit-on « Petit Chasseral? » Il semble, en examinant la carte, que, sans motif évident, l'on ait supprimé l'article devant les noms de lieux composés, car l'on voit : « Prés de Cortébert », « Bise de Corgémont », « Forêt du Droit », « Savagnière-Dessus », alors qu'il s'agit bien *des* Prés de Cortébert, de *la* Bise de Corgémont, de *la* Forêt du Droit, de *la* Savagnière-Dessus, mais il y a des exceptions inexplicables sur la même carte : « *Les* Prés d'Orvin », « *Les* Prés Voillons », « *Le* Creux de Glace », « *L'*Envers de Jorat » et d'autres, où un nom composé est précédé de l'article.

Mais revenons à la question de Chasseral. Logiquement et en se fondant sur les exemples ordinaires, l'on devrait dire « Le Chasseral » comme on dit « Le Chasseron », « La Dôle », « Le Suchet », et c'est ce qu'ont estimé certains voyageurs et écrivains et même des géographes, en particulier ceux qui ont rédigé l'article « Chasseral » du Dictionnaire Géographique de la Suisse. Pourtant, si l'on examine les ouvrages dus à la plume d'écrivains qui connaissent bien Chasseral, on s'aperçoit qu'ils n'utilisent pas l'article. C'est JULES BAILLODS, le poète du Jura, qui dans son livre « Montagnes Neuchâteloises » écrit « Il est là le Val-de-Ruz comme une arche dont la haute proue de pierre s'appelle Chasseral », c'est LUCIEN MARSAUX, écrivain neuchâtelois, qui, dans son volume intitulé « Chasseral » dit : « accéder à Chasseral », « le sentier de Chasseral », « par Chasseral ». C'est le guide bernois « Chasseral » où ce nom n'est jamais utilisé avec l'article. Ce sont les journaux locaux du Jura bernois et du canton de Neuchâtel qui parlent toujours de Chasseral et non pas du Chasseral. Les gens de la région disent « aller à Chasseral », « venir de Chasseral », « l'Hôtel de Chasseral », « les contreforts de Chasseral », non pas « au Chasseral », « du Chasseral ».

Il est donc clair que l'omission de l'article répond à l'usage local.

Ceux qui disent « le Chasseral », « le sommet du Chasseral », aller « au Chasseral » sont soit des étrangers à la région, soit ceux qui pensent que l'usage de Paris est le meilleur ; ce sont ces mêmes personnes qui parlent d'Anzeindaze et de Bexe et qui un jour prononceront peut-être Montreuxe, Puidoux.

Il est à espérer que les rédacteurs de la carte conviendront que l'article doit être omis devant « Chasseral » et qu'ils le supprimeront lors de la prochaine édition, car les cartes devraient avoir pour but de renseigner le lecteur sur les formes des noms telles qu'elles sont usitées dans la région et non pas imposer un usage étranger.

On peut remarquer que Chasseral n'est pas la seule montagne dont le nom ne soit pas précédé de l'article. Il y a près de là « Jolimont » qui a été correctement indiqué sur la même carte, « Chaumont », « Tête de Ran », « Pouillerel », « Sommartel », « Solmont ». Cet usage est limité à une partie du canton de Neuchâtel et à une partie du Jura bernois.

Il est regrettable que ces nouvelles cartes nationales qui semblent parfaites à divers points de vue laissent encore à désirer quant à la rédaction.

## „CHASSERAL“ ODER „LE CHASSERAL“

Auf den neuen Landeskarten der Schweiz ist als Neuerung der Bergname „Chasseral“ mit Artikel geschrieben worden. Der Autor leistet den Nachweis, daß diese Schreibweise in der welschen Schweiz nicht gebräuchlich und daher unzweckmäßig ist und drückt die Hoffnung aus, daß in den kommenden Karten die auf allen einheimischen Darstellungen übliche Form „Chasseral“ wieder eingeführt werde.

## „CHASSERAL“ O „LE CHASSERAL“

Nella nuova carta della Svizzera venne introdotta una innovazione con la scrittura di Chasseral preceduto dall'articolo. L'autore dimostra che la correzione è erronea e inopportuna ed esprime la speranza che nelle future carte si ritorni alla forma originaria, di uso locale, di „Chasseral“.

# KÜNSTLICHE MEGALITHTEICHE BEI EINIGEN NAGASTÄMMEN HINTERINDIENS

HANS E. KAUFFMANN

Mit 3 Abbildungen

Formen und Symbole der Megalithkultur treten fast überall in den Nagabergen auf, nirgends aber in solcher Dichte und verschiedenen Gestalt, wie im Lande der Angami und ihrer südlich benachbarten Verwandten, der Mao- und Maram-Naga.

Bekannt sind die ohne Mörtel gefügten Mauerwerke: Befestigung, Lugaus oder Sitz- und Tanzplatz über dem Grab des Dorfgründers. Steintreppen verbinden Dorfteile, oder gar führen sie tief ins Tal hinunter, wie bei Chéphema. Die Terrassenfelder jedoch sind, entgegen den Erwartungen, nur selten, nur in übersteilen Lagen, durch Steinmauern gestützt.

Augenfällig ragen in der Landschaft die zahllosen Menhire, die bei „Verdienstfesten“ unter umständlichen Zeremonien herbeigeschleppt und aufgerichtet werden. Im Dorf Maram-Kuhlen stehen einige riesige Vierkantblöcke; dort allein fand ich liegende Megalithen, die auf kleinen Steinen ruhen: diese Dolmen decken Gräber und dürfen als Sitzsteine benützt werden<sup>1</sup>. So bleibt der Lebende in enger Verbindung mit der Seele des Toten und schöpft Kraft aus solch immerwährender Verbundenheit. Gleiches glaubt man beim Sitzen auf Steinen, die Aufmauerungen bekronen, in deren Mitte oft ein Menhir als Denkmal steht. Mitunter sind solche Plattformen ganz niedrig und, wie in Mao, terrassenartig übereinander gestuft.

Ein anderer megalithischer Zug sind Pflasterungen, wie sie etwa auf der westindonesischen Insel Nias ganze Plätze einnehmen. Bei den Naga gibt es nur gepflasterte Pfade: noch ganz roh im Angamidorf Jótoma, schon besser ausgebildet in Mao. Gelegentlich sind sie an der Seite durch niedere Mauern befestigt, um dem Druck der Menhire zu widerstehen, die sie begleiten. Denn die heftigen Regenstürze des Monsuns unterspülen das Erdreich und reißen es mit sich.

In Mao braucht man überdies Steine, um den kleinen Dunghaufen einzuschließen, der zu jedem Haus gehört. Man sammelt den Mist der Rinder und trägt ihn später zu Feldern und Gärten in spitzen Körben. Keine andern Nagastämme kennen sonst Mistverwertung, die Thadou-Kuki hingegen führten sie in den 30er Jahren ein, allerdings nur zur Gartendüngung.

Immer wieder hatte R. VON HEINE-GELDERN auf das Vorkommen künstlicher Teiche, sog. „Tanks“, in Megalithkulturen hingewiesen und sie als eines ihrer wesentlichen Merkmale bezeichnet. Auch J. H. HUTTON war aufgefallen, daß die Monolithen von Dimapur, Jamuguri und Horupani in der Assam-Ebene an Flüssen standen, was ihn vermuten ließ, es bestehe eine Beziehung zwischen Wasser und Steinsetzungen<sup>2</sup>. In seinen „Angami Nagas“, S. 385, erzählt er von einem enthronten Ahom-König, der zu einem Konyak-Häuptling flüchtete und dessen Tochter heiratete; als Brautpreis ließ er einen Tank, einen gepflasterten Weg und eine Steinbrücke erstellen, deren Reste noch jetzt in Tánhai, im Land der Konyak-Naga, zu sehen seien. Von den Naga selbst erwähnen die sonst so umfassenden Naga-Monographien das Graben künstlicher Teiche mit keinem Wort. Mein Augenmerk mußte sich also auf die Frage richten, ob diese Sitte bei den Naga, im Zusammenhang mit ihrem Megalithwesen, nicht doch vorkomme.

Lange blieben alle Nachforschungen ergebnislos. In den großen Angami-Dörfern Kóhima und Víswema, in den zahlreichen kleineren, die ich reihum besuchte, nir-

<sup>1</sup> T. C. HODSON: The Naga Tribes of Manipur. London 1911, S. 186.

<sup>2</sup> J. H. HUTTON: Carved Monoliths at Jamuguri in Assam. J. R. A. I. 53 (1923) S. 150; Some Carved Stones in the Dayang Valley, Sibsagar. J. & Proc. As. Soc. Bengal, n.s. 20 (1924) S. 143; Assam Megaliths. Antiquity 3 (1929) S. 332.